

# est aux côtés des guérillas

problèmes nationaux et ouvriers l'amena à massacrer les mineurs de Siglo XX, à bombarder et à mitrailler Milluni, et El Alto de la Paz, à confisquer les biens syndicaux et à ne pas tenir compte des syndicats. Au lieu de donner plus de pain au peuple, le gouvernement militaire baissa les salaires. C'est grâce à la diminution de la ration alimentaire populaire que les militaires augmentèrent leurs propres salaires de plus de 300 %. Avec la dictature militaire l'oppression impérialiste s'est aggravée. En conséquence les derniers vestiges de liberté, la démocratie pour les masses et pour leurs partisans ont disparu. Mais la capitulation devant l'impérialisme, la destruction des syndicats, le chômage, et finalement la mise hors-la-loi du P.O.R. et du P.C.B., loin de résoudre la crise économique, n'ont fait que l'accentuer. Le gouvernement militaire et ses méthodes de terreur ne peuvent résoudre le moindre problème tant que se développent le chaos et la banqueroute.

Les guérillas sont nées pour en finir avec cette situation et pour ouvrir un nouveau chemin, véritable celui-là, qui assure le progrès du pays. Les méthodes normales, légales de lutte se sont avérées inefficaces face à la dictature. La lutte armée, sous la forme de guérillas, a été imposée par les conditions actuelles. La dictature militaire a fermé le chemin de la démocratie et a provoqué la naissance des guérillas. Ceci est une vérité indiscutable. Quand on massacre et détruit les syndicats, quand on emprisonne et poursuit les dirigeants syndicaux et des militants révolutionnaires, quand on répond à chaque revendication et à chaque proposition ouvrière par les armes et la prison, c'est qu'il n'y a plus de place pour les méthodes de lutte légale et démocratique.

C'est la dictature militaire qui s'est mise hors-la-loi et qui a provoqué la lutte armée. Seul le gouvernement militaire, laquais de l'impérialisme, est responsable de l'existence des guérillas et des conséquences que cela entraîne.

Les masses ont appris, grâce à leur expérience quotidienne, qu'actuellement la rébellion armée est la seule voie qui permette de renverser la dictature militaire et l'impérialisme et de créer ensuite un Etat ouvrier et populaire. Le peuple a constaté de près que la bourgeoisie et l'impérialisme étaient incapables de développer le pays. Les réunions des ministres des Affaires étrangères de l'O.E.A., de la C.E.P.A.L., la réunion au sommet des présidents, l'Alliance pour le Progrès, les plans économiques de tous ordres, ont échoué et sont devenus des rideaux de fumée destinés à cacher la réalité latino-américaine et bolivienne dramatique et déchirante.

Barrientos parle de développement, de dialogue avec le peuple, mais, pour lui, le développement c'est la capitulation et le dialogue avec l'oligarchie et avec les agents de l'impérialisme. Il parle de concorde et de pacification entre les Boliviens, mais en même temps il persécute, emprisonne et massacre. Le dialogue dont parle Barrientos, nous l'avons vu à Siglo XX lorsque l'armée y a pénétré, et la paix qu'il offre c'est la paix des cimetières comme ce fut le cas pour le constructeur Adrian Arce, pour le dirigeant des mineurs, membre du P.O.R. Cesar Lora, assassiné d'une balle dans la tête. Ce dialogue c'est la pacification du panoptique de San Pedro, de Puerto Rico, de Huaragoyos, de Pekin, de Madidi, de Ixiamas, de Ulla Ulla où sont confinés les opposants révolutionnaires à son régime antinational et anti-ouvrier. C'est l'interdiction du P.O.R. et du P.C.B. Le peuple bolivien tout entier rejette et condamne de tels dialogues et une telle pacification.

## LES GUERILLEROS SONT LES FILS DU PEUPLE

C'est grâce à cette conviction que le peuple et la grande majorité de la nation sont persuadés que la lutte armée et la guérilla sont aujourd'hui la seule voie et la seule issue. C'est pour cela que les guérillas émanent des besoins du peuple et de ses entrailles.

Dans les sierras de Nancahuazu, les enfants les plus décidés et les plus courageux du peuple bolivien combattent : les mineurs qui furent expulsés des mines et condamnés à mourir de faim ; les ouvriers d'usine et du bâtiment qui ont vu diminuer leur salaire et leurs droits supprimés ; les paysans qui, dans leur humble chaumière, ont attendu en vain le progrès et ont vu la réforme agraire se transformer en une farce cruelle ; les jeunes sans travail qui, plutôt que de s'exiler, ont préféré se sacrifier pour la patrie ; les universitaires dont les espoirs ont été trompés par la crise et le chômage.

Ces enfants de la Bolivie, ces fils de mineurs, d'ouvriers, de paysans et d'intellectuels, sont qualifiés de « mercenaires étrangers » par la dictature militaire. Nous rejetons cette offense faite aux patriotes qui sont les enfants du peuple. Les mercenaires sont les espions yankees qui sont honorés depuis le Palais du gouvernement jusqu'au dernier des bureaux. « Le gorillisme » de Barrientos a fait un scandale à propos de trois journalistes, mais il se fait à propos de l'arrivée de militaires yankees et d'agents du F.B.I. Les mercenaires étrangers sont les militaires argentins, nord-américains et brésiliens qui, foulant aux pieds la souveraineté nationale, ont remplacé dans les faits le haut commandement militaire incapable et le gouvernement lui-même. Les mercenaires

sont ceux qui suivent le maître impérialiste et ont transformé la Bolivie en une prison pour les Boliviens.

## L'ATTITUDE DE LA DICTATURE MILITAIRE

« Le gorillisme » a répondu à la présence des guérillas à Nancahuazu comme il avait répondu auparavant aux revendications ouvrières, c'est-à-dire par la terreur, le mensonge, la tromperie. Loin de réfléchir sur ses causes économiques et sociales, la camarilla militaire s'est lancée avec rage contre le peuple. Dans les villes, dans les mines, des dizaines de dirigeants syndicaux révolutionnaires ont été emprisonnés. Les camps de concentration des forêts orientales regorgent de militants et de dirigeants du P.O.R., du P.C.B. et du P.R.I.N., de dirigeants des mineurs et de dirigeants étudiants. Dans les campagnes, la bureaucratie dévouée à la dictature a déclenché la terreur et les victimes paysannes sont nombreuses. Dans la zone des guérillas, les militaires yankees, argentins et brésiliens font preuve d'une sévérité criminelle ; contre une poignée de patriotes boliviens, 3.000 soldats d'infanterie, l'artillerie lourde, les avions de chasse, les bombardiers, les parachutistes, la D.I.C., la Garde nationale avec des chiens policiers ont été lancés contre les guérilleros. Tous les jours, on bombarde et on mitraille avec violence et sans discrimination les forêts, les « chaco » et les bâtiments, les paysans, les éleveurs, les paysans pauvres qui reçoivent les bombes au napalm de l'aide américaine. Les villages de Camiri, Lagunillas, Muyupampa, et de Monteagudo vivent des heures d'angoisse à cause des bourreaux militaires. Jour après jour on fait des prisonniers, on arrête des partisans supposés des guérillas dont beaucoup sont « suicidés » après d'horribles tortures.

L'attitude des militaires mercenaires yankees, argentins et brésiliens ainsi que des traités boliviens contraste avec la conduite humaine des guérilleros qui appellent à la reddition et qui ne tirent que pour se défendre, qui traitent bien les prisonniers et les libèrent après les avoir soignés.

C'est à cause de cela qu'il y a eu des morts dans la zone de guérilla ; c'est la dictature militaire et ses mercenaires gorilles qui en portent l'entière responsabilité.

## C'EST UN DEVOIR D'APPUYER LES GUERILLAS

La cause des guérilleros c'est la cause de tous les Boliviens. Les guérillas sont le bras armé du peuple qui doit s'opposer à ceux qui affament les masses, aux assassins de Arce et Lora, de Siglo XX, Milluni, de El Alto La Paz, de 1965 à ceux qui sont responsables du retard et

de la misère de la Bolivie, de la baisse des salaires, enfin à ceux qui vendent et livrent la patrie à la voracité impérialiste.

Chaque Bolivien, chaque secteur de la population est représenté par les guérilleros, dont la lutte est celle de toute la Bolivie. Mais il est nécessaire d'organiser et de coordonner l'appui du peuple. La meilleure aide est de développer la lutte des masses urbaines, des mineurs, des ouvriers, des paysans, des universitaires pour leurs propres revendications, il faut lutter pour le rétablissement des mines ! Il faut lutter pour obtenir une augmentation générale des salaires ! Il faut développer la lutte des instituteurs, des universitaires, des étudiants, des paysans ! Il faut lutter pour obtenir des garanties démocratiques et la liberté pour les prisonniers ! Les guérillas appuient la lutte du peuple les armes à la main ! Mobilisez-vous contre la dictature militaire et contre les mercenaires et les gorilles !

Tous les révolutionnaires doivent s'unir pour renforcer le puissant front de la gauche. Dans les syndicats, il faut que réapparaissent les comités clandestins, les milices armées, il faut des directions syndicales audacieuses. Dans ce processus, il faut réorganiser vigoureusement les syndicats, depuis la base jusqu'à la direction de la C.O.B. avec des gens qui soient à la hauteur de la lutte armée commencée par les guérillas. Les masses doivent partir du niveau qu'elles ont atteint grâce aux expériences des dernières années.

## LES GUERILLAS TRIOMPHERONT

Le peuple est invincible et les guérillas qui sont son expression armée triompheront. La faiblesse de l'impérialisme et du gouvernement fantoche sont visibles, et l'on voit déjà des signes de crise et de démolition au niveau du Haut commandement militaire, des officiers, et de la troupe. Le cabinet mixte du Cao Ky bolivien, Barrientos, chancelle. S'il n'y a pas eu de rupture entre l'armée et le gouvernement jusqu'aujourd'hui c'est à cause de la pression de l'ambassade américaine. Une partie de l'armée a réclamé la démission de Barrientos et exige un gouvernement uniquement militaire.

Cette crise, aujourd'hui est freinée, mais elle va s'accentuer et éclater. La guérilla et la lutte des masses vont briser tous les obstacles et les appareils répressifs ; après, la Bolivie sera libre, et elle trouvera le chemin de son développement qui l'amènera à créer une société nouvelle de travailleurs, où les exploités n'existeront plus.

Bureau politique du P.O.R.  
Section bolivienne de la IV<sup>e</sup> Internationale  
Bolivie, Mai 1967.

# UNE INTERVIEW DE YON SOSA

Le Toronto Daily Star a publié, à partir du 5 novembre 1966, une série d'articles sur les guérillas du Guatemala. L'auteur, Norman Gall, a eu l'occasion de visiter un des camps du MR-13 (Mouvement révolutionnaire du 13 novembre) et d'interviewer son dirigeant principal, le commandant Marcos Antonio Yon Sosa. Celui-ci, âgé de trente-sept ans, ancien lieutenant de l'armée, d'origine chinoise, a reçu un entraînement anti-guérilla de la part des Américains, à Panama. Le Mouvement révolutionnaire du 13 novembre a pris son nom d'une révolte dirigée en 1960 par de jeunes officiers qui s'opposaient au régime de corruption de Ydírogas Fuentes. Après l'échec de la révolte, Yon Sosa et d'autres réussirent à gagner le Honduras. Nous lui laissons la parole.

« Maintenant, le gouvernement n'a plus d'autorité en Orient. Il ne peut contrôler un village que lorsqu'il envoie un grand nombre de soldats, suffisant pour éviter de tomber dans une embuscade de nos milices paysannes. Nous croyons que les Américains interviendront comme ils l'ont fait à Saint-Domingue et nous nous y préparons.

« La guerre du Vietnam peut être un facteur déterminant. Si les U.S.A. y perdent ou se retirent, la victoire des révolutions socialistes en Amérique latine peut arriver beaucoup plus vite.

« Entre-temps, nous travaillons avec les paysans, nous en faisons des combattants, nous leur apprenons la théorie politique et nous organisons des comités villageois d'autogouvernement paysan. Nous voulons gagner graduellement le contrôle du Guatemala, de bas en haut. »

« Nombreux sont, dans la ville de Guatemala, ceux qui préoccupent la réponse hésitante et confuse que donne le gouvernement de Mendez à l'insurrection qui ne cesse de s'accroître.

« Quand il prit le pouvoir, le nouveau président offrit une amnistie à tous les rebelles qui déposeraient les armes dans un laps de temps de trente jours.

« Quand son offre eût été énergiquement repoussée tant par les F.A.R. que par le MR-13, le ministre de l'Intérieur, Hector Mansilla Pinto, annonça : « le gouvernement ne se propose pas d'adopter des méthodes de guerre. Nous voulons la paix dans la famille guatémaltèque. »

Ce qui préoccupe les officiers des Etats-Unis ici, c'est l'apparente incapacité — et le renoncement — de l'armée guatémaltèque à rencontrer et affronter les guérillas, bien que près de la moitié de ses officiers aient reçu une instruction spéciale de contre-guérilla aux U.S.A. et à Panama.

Presque toutes les armes de l'armée ont été données par les Etats-Unis. Au lieu de chercher les guérillas dans la Sierra de las Minas — où elle a ses bases — l'armée, dans sa majeure partie, ne fait qu'emprisonner, torturer et tuer les paysans, faisant ainsi encore plus d'adeptes à la cause de la guérilla.

Il y a quelque chose de particulier chez les hommes rudes de l'Orient au Guatemala. Ils descendent des anciens pionniers espagnols qui n'eurent pas de chance et se transformèrent en paysans pauvres, se mélangeant avec les Indiens et les Noirs et devenant aussi violents que pauvres.

« Ce sont d'excellents guérilleros », me dit M.A. Yon Sosa, alors que nous parlions dans son camp de guérillas, caché dans la forêt pluvieuse, près de la frontière du Honduras.

Yon Sosa, étonnamment gai, avec un visage rond — c'est le fils d'un marchand chinois — est le commandant du MR-13.

« Les riches de la ville de Guatemala prennent facilement peur et ils se mettent à courir, dit-il ; le paysan n'a pas d'endroit où aller, et il accepte la mort quand elle vient. Son outil de travail consiste en un bâton pour creuser la terre, mais chaque paysan porte un « machette » de 65 centimètres dans un étui de cuir pour sa « défense propre ». Il achètera un fusil ou un pistolet avant d'acheter une paire de souliers.

« Nos paysans sont des nomades, continue Yon Sosa. Ils déboisent et brûlent les pentes des montagnes pour enlever les pierres de la terre qui ne leur donne qu'une ou deux récoltes, et ensuite ils s'en vont ailleurs.

« Nos étudiants qui viennent à la guérilla sont habitués à avoir des corn-flakes et du lait le matin. Ils ne peuvent aller au même pas que nos paysans qui peuvent vivre des jours entiers en marchant dans la chaleur sans

se fatiguer, et en mangeant uniquement des tortillas et du sel.

« Nos paysans aiment la lutte. Ils ont de la famille dans tout l'Orient, ce qui facilite l'extension des guérillas à d'autres régions.

« Certains de nos paysans se sont enivrés et ont molesté des femmes dans les villages, mais ils ont été expulsés du mouvement. Maintenant, nous n'envoyons auprès des paysans que ceux qui ont une grande lucidité politique. »

Les guérillas du MR-13, avec beaucoup de hauts et de bas, ont opéré pendant approximativement quatre ans des deux côtés de la route atlantique qui va de la capitale du Guatemala à l'unique port important du pays.

Souvent les guérillas tendirent des embuscades aux pelotons de l'armée qui contrôlaient la route, longue de 170 milles, et ont mis en difficulté les plus grandes compagnies de transport.

Mais leur travail principal s'est effectué dans les villages et les hameaux qui bordent la route, dans les quartiers ouvriers des plantations de l'United Fruit, et surtout, dans « l'autre monde » qui commence précisément à environ cent mètres de la route asphaltée.

Là, on voit rarement un chemin ou une église ou une école, et apparemment la civilisation occidentale n'y a pas encore pénétré.

Les collines tropicales, dépouillées par le déboisement et les incendies dus à la culture primitive semblent de loin blessées par la coupe d'un coiffeur capricieux.

Dans ces collines, il est possible d'avoir une entrevue avec un groupe de trente-cinq paysans, comme je l'ai fait, et voir qu'aucun ne sait lire.

« Nous manquons de tout pour vivre, disent-ils. Nous n'avons ni terre, ni médecine, ni écoles. L'unique moyen d'obtenir cela, c'est la guérilla, la lutte pour un gouvernement des ouvriers et des paysans.

« Nous voulons vivre comme dans les pays socialistes où il y a à manger. Nous n'obtenons rien par les élections, mais seulement des gouvernements bourgeois qui défendent les intérêts des riches et des impérialistes. »

(Suite dans notre prochain numéro)